Document généré le 2 juil. 2025 12:03

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Bande dessinée
« À un moment donné, Québec! ». Raoûl Duguay

Jean Obélix Lefebvre

Numéro 49, septembre–octobre–novembre 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21624ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lefebvre, J. O. (1992). Bande dessinée : « À un moment donné, Québec! ». Raoûl Duguay. *Nuit blanche*, (49), 70–72.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

«À un moment donné, Québec!»

Raôul Duguay

Impression de nègre... blanc? La teneur du discours québécois fait comme si, comme ça, semble trop souvent un sous-produit. Plagiat complexé! Serons-nous à la mesure du monde? Alors que si peu de voix sont entonnées autrement que comme un murmure, qu'elles balbutient, trébuchent et renoncent, l'expression haute et forte est remise à une autre fois, «à un moment donné». Les voix majeures, stabilisées, viennent encore d'Europe ou bien les États-Unis d'à-côté nous couvrent, tonitruent tant et si bien que nous nous contentons de leur composer un jingle d'accompagnement. Ainsi pour la BD nous nous en remettons à Safarir, à Croc ou à un coin d'un journal compatissant. Pardonnons-nous donc cette sempiternelle impression que la bande dessinée est un métier qui se pratique ailleurs, auquel, au mieux, on puisse ajouter quelque adjuvant, une turlute, compensations des humiliés et des sans nombre. Dans cette mine de rien, le chercheur, aussi entêté que sa mule, trie entre l'ores et le déjà.

Cité solitaire, **par Luis Neves**

Et voilà que les éditions du Phylactère mettent en marché autrement que du rire... et du rire aussi. À l'automne, temps des moissons, André-Philippe Côté devrait nous sortir des ornières de Bédébulle et de Jean-Baptiste pour nous livrer un suprême opéra, ***Chirico***, certainement plus dans son style, plus ample et plus onirique, expressionnisme de bon ton. Alléluia! À l'exemple des murs de Jéricho, le cérumen des *businessmen* en sera-t-il fragmenté? Quelque chose me dit que ce n'est toujours pas demain qu'un Louis II de Bavière créera le divin désordre dans le lit des Chambres de commerce.

Avec ou sans condom?, de Paul Vallée, Phylactère, 1992.

Nous nous rappelons le condom cannibale de Ralf König (***La capote qui tue***, Glénat). Il n'y avait pas de quoi nous apprivoiser à ce culte parcellaire de l'habit de latex, notre petit criminel érectile préférant la rétractation et l'aveu de forfait à la captation incisive, à la castration par cet intermédiaire prudent entre nous et le véritable objet du désir. Paul Vallée, tout en traitant de cul, veut ici faire œuvre pie et traîne avec lui dans l'aventure de la prévention toute une série de maisons de bon aloi, dont le ministère de la Santé et des Services sociaux, par la voie du Centre québécois de coordination sur le sida. Bande dessinée éducative donc, surtout distribuée dans la région Mauricie-Bois-Francs. On peut tout de même se la procurer en librairie.

L'histoire? Il s'agit bien évidemment de la démonstration d'une ronde de partenaires sexuels débusqués par des espions électroniques, espions d'une petite voyeuse qui patauge mieux dans la théorie et la pratique informatique qu'elle ne se décide à plonger dans le stupre et la délectation. Scénario construit à des fins didactiques où ne subsistent que des scènes strictement hétérosexuelles et un beau lieu commun à propos du comportement *naturel* d'un jeune mâle excédé. Ce que nous brisons de choses... avant que de briser carrément les cœurs! Bien sûr, j'ai quelques réserves sur la qualité du des-

sin mal épuré mais tout de même assez émancipé des trop *hénaurmes* maîtres à dessiner.

Cité solitaire, de Luis Neves, Phylactère / Esse, 1992.

Munoz et Sampayo, les papas d'Alack Sinner, font des petits! Luis Neves opère un retour sur le *nostalgo* de 68, année œdipienne et idéologisante (idéolorampante?), et entreprend le procès de l'ancêtre immédiat, l'ancêtre simultané, le conservateur pithécanthrope qui règne par le gourdin-dollar et sa force de l'ordre sur le jeune Cro-Magnon des Beaux-Arts qui veut n'en faire qu'à sa tête qu'il prétend mieux faite. Un dilemme romantique (rebelle!) qui, sans suite, s'ensuivra pourtant dans un autre album et, se heurtant au mur mou de l'impossible génocide des autres, les mauvais, trouvera probablement son achèvement dans cet éternel camp des réfugiés de l'utopie, le fantasme destructeur. À moins qu'il ne s'oriente vers l'auto-récupération, aveu improbable d'un auteur occupant un tel créneau, la revue *Esse*. Un bel exposé quand même, tout noir, reprenant, en plus de Ferré, les mots de Montherlant lorsque celui-ci mélange son anti-américanisme à l'anti-impérialisme de circonstance alors.

Luis Neves, à qui les techniques des Beaux-Arts semblent familières, devrait nous en remontrer ultérieurement. Est-il possible de lui enter des scénarii aux semelles de vent? Les godillots de plomb, on l'a vu dans ***L'arrache-cœur*** (Boris Vian), n'empêchent que momentanément les enfants merveilleux de prendre leur envol.

L'homme de paille, de Pierre Drysdale, Phylactère, 1992.

Enfermé dans son style anguleux, Pierre Drysdale sert un excellent scénario où il y a maille à partir avec soi dès qu'on tente d'identifier tel ou tel personnage. Histoire d'un quiproquo, rivalité et émulation de deux amis, *success story* de l'un caché sous le pseudo de l'autre, le jeu mènera à l'impasse lorsque l'homme de paille voudra s'imposer. L'important n'est-il pas d'avoir bien compris? Mais nous avons tellement peiné à arrondir ici et là que nous sortons épuisés et hérissés de l'entreprise. Sadisme d'artiste expérimentateur? Pierre Drysdale devrait peut-être voir son lecteur comme un partenaire amoureux auquel on n'impose pas deux fois les mêmes *angulatures*.

L'homme à la fenêtre, **par Lorenzo Mattotti et Lilia Ambrossi**

Mais encore, le Phylactère, faisant place à des essais périlleux, nous démontre, en nous démontant, qu'il est un lieu-laboratoire, une cuvée d'où sortiront bientôt des produits et, derrière eux, des artistes-producteurs inventifs, des *voix* originales et... incomparables.

L'homme à la fenêtre, de Lorenzo Mattotti, Albin Michel, 1992.

Brusque retour sur l'Europe qui ne s'est pas tue. Heureusement! Et c'est d'Italie que nous provient cette aria sublime. Lorenzo Mattotti, que nous connaissions astucieux et en couleurs, prête son graphisme (sobre, tellement sobre!) à Lilia Ambrosi. Résultat? Un vrai roman dessiné. Avec, en prime, la possibilité d'évocations hors images, de l'étoffe à coudre pour l'imaginaire du lecteur qui ne plaira pas toujours à ceux qui réclament des petits bonshommes! Non, il s'agit bien d'un vrai roman comme en pondent les Michel Butor et les Le Clézio, où on se retrouve parfois les pieds de l'imagination dans le vide. Déconcertant! Et puis on s'enhardit à décrypter les inédites façons de dire et d'évoquer et on embrasserait Lorenzo Mattoti d'avoir su si bien fignoler des clés romancières hier encore indéchiffrables. Baba! Il faut relire et, pourtant, pas un instant nous ne regrettons le retour sur tel ou tel passage.

Et il ne s'agit pas d'une histoire à proprement parler, non, mais d'un voyage aux alentours et à sa fenêtre d'un homme, un sculpteur, amoureux, vaguement amoureux, et stupéfait de constater comment s'emmanchent les réalités et ce qu'elles doivent être pour être encore interprétables. Des esquisses. Exquises! Un roman qui ne finit pas vraiment. Il n'existe que pour installer, en vous, en moi, ce sentiment métapsychique d'un éternel malentendu.

On l'a lu, on a déjà oublié les détails. Ne persiste que ce sentiment de tristesse, si raffiné, unique argument d'un livre porteur d'indicible. Si on s'y replongeait, seul ce sentiment émergerait... Lorenzo Mattotti dessine de l'impalpable.

L'homme de paille, **par Pierre Drysdale**

***Sur les traces de Marcel Gotlib*, collectif, Dargaud, 1992.**

C'est Yves Frémion, l'éternel chroniqueur hilarant, qui a organisé ce collage encyclopédique... mince. Tout à propos de Marcel Gotlib qui s'est plus ou moins retiré des voitures et de la bande dessinée pour cause d'arthrite chronique. Occasion d'un panorama-enterrement, il fallait encoller des hommages à la pelle (Cavanna, Georges Pérec, etc.), isoler le gène de chaque personnage, retour sur images, et dresser une chronologie aux airs de stèle. Il manque tout juste la collection des traces d'influence du commandeur Gotlib au travers de tous les avatars des petits émules. À recommander aux amateurs de quiz.

***Ex libris eroticis, t. 3*, de Massimo Rotundo, L'Écho des Savanes/ Albin Michel, 1992.**

Tous connaissent le mot: «Emmène-moi au bout du monde!» Massimo Rotundo ne cesse de tourner au-dessus de l'aéroport. Une manière comme une autre de s'envoyer en l'air. Seulement, son érotisme vole bas, lesté de pauvres références-clichés, niais à souhait. Comme quoi, sans un minimum de mise en scène, les bites et les cramouilles ne font plus saliver personne.

***Les mondes de Luz, t. 1*, *Adrénaline*, d'Antonio Navarro, «Conquistador», Delcourt, 1992.**

On croirait du Schulteiss *software*! D'ailleurs, les pages hantées d'un sadisme décadent ne manquent pas. On pense aussi à ***Les nuits de Mortelune***. Même trait un peu pédophile et même dessin délavé. Et, finalement, nous nous reporterons plutôt du côté des Mangas, ces bandes dessinées japonaises qui n'en finissent pas, toujours à suivre, rêve humide continu. Je n'ai pas réussi encore, après lecture du premier album, à trop savoir de quoi il en retourne. Par contre, j'ai identifié Luz et ses allures de Yoko Tsuno à peine pubère et j'ai pris goût, sordidement, à la voir placée dans des situations ou périlleuses ou graveleuses dont elle se tirera, je suppose, toujours fort bien. L'argument d'un tel album est aussi mince que l'encyclopédie Marcel Gotlib, mais le principe même d'un rêve humide n'est-il pas que le sens est ennemi de l'intention? Je bande, je mouille et j'essuie!

***Comanche, t. 12*, *Le dollar à trois faces*, de Greg et Rouge, Dargaud, 1992.**

Il n'était pas simple de trouver un remplaçant à Hermann. Rouge s'impose assez bien pour continuer sur les scénarii de Greg. Red Dust a donc un frère, en vérité un faux frère. Aussi n'aurons-nous pas droit à la famille Red Dust. Le temps d'un album et cette parenté vaudra mieux d'être oubliée. Pour les fans, comme moi, il fallait bien vérifier que la série fétiche continuait, et même mieux que Blueberry délaissée par Giraud et Charlier (mort), et qu'elle allait peut-être prendre d'autres allures inventives. Ce qui n'est pas fait. On conserve tout de même le grand panorama d'ouverture jadis pompé à Giraud.

***Munro, t. 4*, *Le jardinier des étoiles*, de Taymans et Di-Giorgio, «Repérages», Dupuis, 1992.**

Dupuis se survit. Ici, on a droit à un *mix* de l'aventure des héros de l'aéropostale et d'un polar simpliste. Espionnage industriel et sabotage, plein de vieilles ficelles qui traînent, une femme qui fait irruption dans un monde d'hommes; c'est étrange qu'on ait pu oublier de joindre à l'histoire un atterrissage de force dans une vallée antédiluvienne. On devait manquer d'espace. L'album ne contient que quarante-six pages. Ai-je bien compris? Il s'agissait de *repérer* — comme le suggère le titre de la collection — de nouveaux talents?

***Le temps des bombes, t. 1*, *Au nom du père*, de Moynot, Dargaud, 1992.**

La bande à Moynot? Une immersion dans l'univers des anarchos de la Belle Époque. Et c'est à suivre. Un petit môme de grand bourgeois pense avoir tué son paternel et trouve refuge chez les anarchistes où, bien sûr, il rencontrera l'amour et récoltera les embrouilles. Faute d'avoir bien tué son papa, le petit môme rembarrera, avec un coquard sur l'œil, l'émissaire récupérateur. Tout de même bien dessiné, entre ***Sambre*** de Yslaire et ***Bécassine*** de Léon Caumery.

***Douglas Dunkerk, t. 1*, *Sharkville*, de Lesueur et Midant, Dargaud, 1992.**

Lesueur est souvent confondu avec Solé; tous les deux font depuis toujours partie de l'écurie Dargaud. Nous n'étions pas habitués à le voir s'atteler à un long récit. Et on nous en promet encore. Douglas Dunkerk a le mérite de renouveler la panoplie des personnages de polar puisqu'il est *designer* de choc. Ce qui ne l'empêche pas de prendre des débuts de dégelée comme tant d'autres Bogart avant lui. Cependant, il devrait entraîner la dépendance de tout un public yuppie, sinon à l'«Azur» («le remède le plus efficace contre le sommeil»), du moins à ces merveilleuses inventions qu'il dégaine comme d'autres un colt. En vérité, il n'y a pas plus contemporain comme héros que Douglas Dunkerk. ■

par Jean Lefebvre